

Premier regard sur les Alpes maritimes

Globalement, c'est devenu un truisme de le rappeler, il appartient à l'homme de la plaine, citadin de surcroît, de tracer le portrait du milieu montagnard. Victor de Cessole ne saurait déroger à cette règle d'autant mieux observée qu'elle est informulée. Michel de Montaigne, maire de Bordeaux, François Rabelais, "escholier poitevin", Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève ouvrent ainsi la route à Rodolphe Toepffer, Eugène Viollet-le-Duc ou Albert Dauzat, pour ne retenir que quelques noms épars.

Tous ont en commun l'opinion bien ancrée selon laquelle la montagne est le refuge de la pureté originelle. Une symbolique immémoriale assigne aux immortels le séjour des sommets. Les mythologies païennes tout autant que les livres consignant l'origine des monothéismes recourent au légendaire local et les célébrations traditionnelles pour perpétuer ce thème. Le christianisme, dans sa lutte contre les fausses croyances, diabolisera

et convertira en démons hostiles les esprits innombrables censés peupler les montagnes. Ainsi s'explique la défiance des populations alpines envers l'univers des cimes dont rocs et glaciers ne les attirent guère. Symétriquement l'esprit "éclairé" du citadin conquérant, débarrassé des superstitions d'un autre âge, s'enthousiasme à la découverte de ces espaces vierges de tout passage et purs de toute souillure.

Ce n'est ainsi nullement par goût de la métaphore ni par respect d'une convention littéraire que l'homme romantique s'attache à découvrir puis à décrire la montagne source de purification et de régénération.

Encore convient-il d'élaborer puis d'observer une rigoureuse méthode dans la réalisation de ce programme. Victor de Cessole y apporte la richesse de ses connaissances, l'ampleur de sa curiosité et la variété de ses compétences.

Sportsman comme on disait alors, érudit comme on savait l'être, mondain comme il convenait, il

*Auron,
église Sainte-Erige
(Saint-Arrey),
Tinée,
25 novembre 1903,
n° 2875.*



fut encore un agréable chroniqueur, un scrupuleux observateur et un talentueux photographe. La prestigieuse collection bibliophilique qui perpétue sa mémoire au sein des collections publiques niçoises occulte probablement encore trop souvent la diversité de ses préoccupations. Confronter les notes manuscrites de ses carnets de randonnées, les nombreux textes qu'il a publiés ou inspirés et les milliers de plaques photographiques soigneusement classées et répertoriées permet aujourd'hui d'apprécier mieux la qualité du regard qu'il porta sur un monde alpin en pleine mutation.

La sélection retenue par le Commissariat de l'exposition réalisée à l'occasion de l'Année Internationale de la Montagne est riche de 150 documents photographiques dont 127 précisément datés.

En parts sensiblement égales ils illustrent la tradition de vie des montagnards et l'irruption des nouvelles pratiques que sont le sport, le jeu, la villégiature. De 1896 à 1927, pratiquement chaque année apporte sa contribution photographique au tableau d'ensemble. Deux pics toute-

fois, de 1897 à 1900 d'abord, puis de 1909 à 1911, fournissent respectivement 54 et 37 épreuves soit environ les trois quarts de la sélection répartis sur sept années d'une période qui en compte trente-deux.

Le goût de la statistique est étranger à ces considérations qui doivent néanmoins permettre de nuancer l'impression première que l'on éprouve face à l'œuvre d'un homme dont sept mille clichés environ sont conservés. Plus curieusement on relève que les préoccupations de caractère ethnographique se concentrent dans les années charnières du XIX^e au XX^e siècle. Elles disparaissent à peu près complètement dans l'imédiat avant-guerre et ne réapparaissent pas après la fin du conflit. Simultanément dès les années 1905 un accent tout particulier est mis sur la conquête de l'espace d'altitude par la randonnée et l'escalade puis sa colonisation par la construction de refuges et l'équipement en patinoires, pistes de ski, tremplins de saut.

Des silhouettes de champions sportifs, d'élégantes, de randonneurs automobilistes et de chasseurs alpins en garnison peuplent désor-



*Saint-Sauveur-sur-Tinée,
vu depuis
la maison Ciaudo,
Tinée,
23 octobre 1897,
n° 652.*

mais les paysages photographiques de Victor de Cessole.

Certes la sélection opérée se devait de tenir compte de l'intérêt des clichés, de l'état de conservation des plaques de verre, de la variété des sites répartis dans l'ensemble des Alpes maritimes. Mais elle reflète certainement aussi un moment particulier de l'histoire de cette région : celui d'une véritable appropriation des lieux par une société exogène que conduisent ici des intérêts singulièrement nouveaux.

En 1860, lors de l'annexion à la France du comté de Nice, Victor-Emmanuel et Cavour, avaient obtenu de Napoléon III la conservation au nouveau royaume d'Italie des penchants occidentaux de la ligne de crête. Les célèbres territoires de divertissement du "Re cacciatore" étaient surtout la perpétuation d'une stratégie de protection du Piémont appuyée sur une ligne de défense établie à l'aval des passages alpins. L'effondrement militaire du Second Empire face à la Prusse en 1870 suivi de l'annexion à l'Empire allemand des provinces d'Alsace-Lorraine réveillèrent en France la vieille théorie

des frontières naturelles, celle du Rhin en premier lieu. L'Italie, sentant la menace, s'engagea dans la Triplice, alliance où elle rejoignait l'Autriche et l'Allemagne pour se garantir d'une revendication territoriale française. La situation, plusieurs années durant, fut des plus tendues et de part et d'autre de la chaîne des Alpes occidentales, on s'ingénia à développer les dispositifs fortifiés, les itinéraires de liaison, la cartographie, l'entraînement de troupes alpines dotées d'un matériel spécifique. Mais il ne convenait pas de donner à tout cet appareil un visage trop guerrier. Aussi, tandis que les postes de chasse au bouquetin s'organisaient, côté italien, en un efficace réseau de casemates, on établissait, côté français, des stations de sports d'hiver où la fréquentation militaire était nettement prédominante.

Ici, comme en d'autres régions alpines, l'activité traditionnelle et, partant, la réalité sociologique, économique, politique furent profondément modifiées. Brutalement la montagne cessa d'être le lieu mythique de refuge de la pureté originelle pour devenir le théâtre potentiel d'affrontements



*Sortie collective
à la Madone d'Utelle,
Vésubie,
22 avril 1900,
n° 2046.*

guerriers. L'Etat-Major, ses experts, ses conseillers devenaient les véritables maîtres de l'espace frontalier. Avec le concours des élites locales à qui la curiosité et le dilettantisme avaient ouvert les chemins des vallées et des massifs, l'autorité administrative et militaire put s'approprier la zone. A coup sûr les collections photographiques de Victor de Cessole expriment cette vision nouvelle de l'espace montagnard.

Contrairement peut-être à une idée bien reçue, cette période historique ne voit pas une société traditionnelle, fondée sur une agriculture de subsistance et une économie plus ou moins autarcique, périr soudainement et laisser place à une sorte d'invasion citadine en quête de plaisir et de villégiature. A de rares exceptions près les espaces concernés ne se recouvrent pas : le refuge d'alpinisme ne se confond pas avec une cabane d'alpage, la station de sports d'hiver n'investit pas l'agglomération ancienne, l'hôtel résidentiel ne se substitue pas à la bergerie traditionnelle. Les moments de la fréquentation eux-mêmes interdisent la rencontre entre deux univers humains. Le séjour estival des citadins

dans les stations de villégiature coïncide avec la période d'alpage et de récolte pour les ruraux. Symétriquement quand le skieur se réjouit sur les pentes enneigées c'est au moment où, tout justement, l'éleveur les a désertées avec son cheptel.

Comme en corollaire on ne saurait reprocher à l'esprit fondamentalement humaniste de Victor de Cessole l'apparente indifférence qu'il manifeste à l'égard des populations alpines. Il est, en fait, parfaitement dans son rôle : justifier aux yeux de la meilleure société la conquête de ces territoires peu productifs, où croit-on, sévit le crétinisme au sein d'un environnement répulsif.

La grandeur des lieux, dont témoignent les panoramas photographiques, souvent composés en plusieurs clichés, le charme romantique d'une vie rustique et de plaisirs simples, la variété des spectacles mondains et des émotions sportives que l'on peut y rencontrer, la mission civilisatrice que l'on est en mesure d'y exercer sont autant de justifications à cette approche renouvelée de l'univers montagnard.



*Charles-Félix Ingigliardi
juché sur le pylon
de la combe de
Chambeyron,
Ubaye,
7 août 1913,
n° 5239.*

*Puget-Thénières,
le vieux pont (disparu)
sur la Roudoule,
6 février 1898,
n° 840.*



Sans abuser du recours aux décomptes statistiques on ne saurait ignorer le déséquilibre, dans le travail photographique de Victor de Cessole, entre les séries “ethnographiques” et les séries “touristiques” des Alpes maritimes.

Dans l'un et l'autre cas le cliché présente, outre de réelles qualités artistiques, un aspect documentaire précieux. Il est cependant notable que les témoignages aujourd'hui les plus recherchés, ceux qui enregistrèrent par le texte et par l'image le cadre et l'organisation de la vie au quotidien des populations alpines, sont singulièrement déficients. Plutôt qu'un manque d'observation il faut voir là le résultat d'une orientation de la curiosité privilégiant d'autres domaines. Deux exemples suffiront à conforter ce propos. En 1900, Victor de Cessole photographie et décrit Saint-Dalmas-le-Selvage, village de la haute Tinée : “A cette altitude les longs mois de l'hiver sont très durs à passer et, dès que la neige commence à couvrir le sol, une grande partie de la population s'expatrie pour ne revenir qu'au printemps. Quant à ceux qui demeurent dans le pays, le froid les oblige à rester la plupart du

temps dans les écuries où la température est supportable.”

Sans autre fioriture, Victor de Cessole relève deux traits essentiels des cultures alpines, fort mal documentés dans les Alpes méridionales : l'émigration saisonnière d'une part, la cohabitation hivernale hommes-bêtes de l'autre. Rapportées aux enquêtes observations, relations et commentaires si abondants en Queyras, en Dauphiné, en Savoie, ces quelques lignes ne peuvent que provoquer une immense frustration chez l'anthropologue ! D'évidence Victor de Cessole n'eut ni le désir ni le loisir de porter un quelconque intérêt à ces questions. D'autant qu'à cette époque ces comportements culturels étaient systématiques dans la chaîne alpine et n'intriguaient pas plus qu'ils ne choquaient. Seuls de rares “folkloristes”, correspondants de sociétés savantes à Paris, Londres ou Vienne, s'attachaient à en déterminer les causes tout en en décrivant les modalités. Pour l'extrémité méridionale de la chaîne le phénomène était plus marginal et les préoccupations “conquérantes” évoquées plus haut empêchaient de s'y attarder.



*Sospel, Bevera,
16 août 1898,
n° 1175.*

Il en va différemment lorsque la Société d'Anthropologie de Paris entend en 1893 un rapport sur le charnier de Bousiéyas, hameau de Saint-Dalmas-le-Selvage. "Beaucoup de journaux se sont récemment occupés de ce charnier. Au nom de l'hygiène, de la décence et du respect ils ont protesté avec raison contre son existence qui rappelle effectivement des temps bien primitifs". En 1897 Victor de Cessole photographiera le modeste édicule. Mais dès 1894 il s'était efforcé d'en expliquer la raison d'être par "la température rigoureuse qui sévit dans ces régions en hiver. La gelée durcit tellement la terre que pendant cette saison il est absolument impossible de creuser des fosses." D'ailleurs le hameau voisin, celui du Prà, est pourvu d'un cimetière. "Mais, pour pouvoir en profiter, il faut avoir soin pendant la belle saison de pratiquer les excavations plus ou moins nécessaires pour toute l'année et de les couvrir de planches." En d'autres lieux, comme à Saint-Paul-sur-Ubaye, les cadavres étaient déposés "dans un grenier, où le grand froid les conservait intacts jusqu'à la belle saison, époque à laquelle ils étaient enfouis dans

la terre." L'usage de charniers naturels ou de fosses communes maçonnées est encore relevé en bien des endroits.

Quant aux risques évoqués de contamination par voie aérienne ou par la pollution des sources ils sont à négliger. "La situation élevée du charnier par rapport au hameau, ainsi que l'air vif de la vallée, diminuaient considérablement les conséquences fâcheuses pouvant résulter des émanations." Par ailleurs, les habitants puisent habituellement leur eau à une excellente source située à l'autre extrémité du village. S'ils en sont empêchés, en hiver, il leur arrive de boire l'eau, jugée suspecte, d'une source censée provenir du charnier. Mais "bien loin d'avoir ou de redouter des troubles intestinaux, ils sont sans aucun doute les hommes les plus robustes de la région."

L'argumentaire est sans appel mais un trait ultime devra fermer la porte à tout mauvais jugement sur nos montagnards. "D'où provient ce mode de sépulture, qui l'a introduit dans nos pays et à quelle époque remonte-t-il ? C'est ce qu'il serait curieux, sinon intéressant, de rechercher."



*Place de Roquebillière,
Vésubie,
21 janvier 1900,
n° 2218.*

La balle est dans votre camp Messieurs les Anthropologues : plutôt que de dénigrer nos compatriotes en les soupçonnant de manquer à la décence et au respect des morts, efforcez-vous de savoir qui leur a enseigné ces pratiques. Et n'oubliez pas de surcroît que le charnier de Bousiéyas "était déterminé non par l'incurie des habitants mais par la condition du climat vigoureux."

Une rapide mention, comme échappée à la plume de l'auteur, pour signaler l'insertion des vallées niçoises dans un modèle culturel élargi à l'ensemble des Alpes d'une part, un long plaidoyer pour laver leurs habitants du soupçon de sauvagerie primitive de l'autre, c'est ainsi que Victor de Cessole effectue en deux temps la démonstration de sa méthode d'intervention dans le milieu montagnard.

Les populations locales ne gênent en rien, par leur mode de vie, le développement des activités mondaines de loisir et de villégiature que l'on tend à développer. Systématiquement les incursions de la société citadine en altitude ne sont nullement des intrusions génératrices de conflits potentiels. Quant aux esprits mal intentionnés qui pourraient

conduire à quelque réticence dans la fréquentation du milieu montagnard, on ne peut que les inviter à affiner, à réviser même, leurs hypothèses. Enfin, tout le montre, les Alpes maritimes sont un territoire plein de charme pittoresque, débordant de ressources, remarquable par ses qualités d'accueil. A Bousiéyas toujours on peut loger chez M^{me} Martin : "Je tiens à dire que nous avons pu dans cette auberge renouveler très convenablement nos provisions à des prix très raisonnables. Nous avons eu de la viande, des légumes, du laitage, du vin, des liqueurs, etc. Les touristes n'en demandent souvent pas autant."

Même en des endroits reculés ces qualités se retrouvent. Ainsi à Estenc, hameau d'Entraunes : "Que n'existe-t-il dans ce charmant coin de nos Alpes une bonne auberge de montagne ! Mais le hameau ordinairement peu fréquenté par les touristes n'a pas assez d'importance pour cela et c'est une vraie chance pour nous que de trouver deux lits confortables dans des régions aussi élevées ! Grâce à la complaisance d'un propriétaire de l'endroit, Monsieur Joseph Blanc, un bon gîte nous est assuré pour la nuit."



*Belvédère,
la place du village,
Vésubie,
22 mai 1901,
n° 2242.*

Tout n'est pas forcément aussi élaboré comme le rappelle le récit du bivouac à Peirastraccia, dans le massif du Boréon. "Nous organisâmes ainsi notre petit intérieur au fond de la cabane, des bottes de foin et des mottes d'herbes nous assuraient un lit rien moins que moelleux. A côté, les ustensiles de cuisine, les provisions et les effets d'habillement étaient disposés dans un ordre voulu et autant que possible hors des atteintes des rongeurs qui vivent par bande dans ces endroits écartés." Il n'empêche : "Que de bonnes et agréables soirées n'avons-nous pas passées dans ces huttes qui, après de fortes journées de marche à travers les monts de la haute vallée, nous permettaient de goûter un repos réparateur au milieu de cette nature alpine !", se remémore Victor de Cessole dans une grange des Cluots, lieu-dit de la Gordolasque. Surtout, lorsqu'on revient parmi les hommes, le plaisir est décuplé, comme à l'auberge de Lucéram : "Dire que chacun fait honneur au déjeuner, aiguisé par un bel appétit et assaisonné d'une franche gaieté n'est que l'expression de la vérité. Littéralement on dévore tout ce qui se présente, à commencer par la gentille et jolie

sommelière, mais qu'on se contente de dévorer des yeux" !

Joie, enthousiasme et convivialité. Trois mots insuffisants mais qui résument un large pan de ce que fut l'action de Victor de Cessole en montagne.

Il n'eut pas, c'est un fait, l'œil acéré du scientifique, rigoureux jusqu'à la froideur, pour observer un milieu naturel et humain tout à la fois, avant d'en rendre compte.

On peut le regretter car son témoignage d'homme de terrain eût fourni d'intéressants matériaux à la recherche d'aujourd'hui sur des temps et des mondes révolus. Mais, ce faisant, on négligerait ce qui constitue l'apport véritable de Victor de Cessole, excursionniste et photographe des Alpes maritimes, dans le moment où elles devinrent un espace de jeu, de découverte, puis d'aménagement et, finalement, de protection. Ni tout à fait anthropologue, ni vraiment naturaliste, ni simplement touriste, ni véritablement explorateur Victor de Cessole figure parmi ceux qui, les premiers, portèrent un regard nouveau sur les Alpes et leur devenir. Et ceci d'autant mieux qu'il eut la force et le talent d'enregistrer, sur vitre gélatinée, la qualité et l'acuité de ce premier regard.